

COPI

LE FRIGO

THEATRE

sui vi
d'un entretien avec
Michel CRESSOLE

Ouvrage publié avec le concours du Centre National des Lettres
© Editions Persona, 1983
ISBN 2.903669.13.9

Persona

070 57

DU MEME AUTEUR

ROMANS

L'Uruguayen, Christian Bourgois
Le Bal des folles, Christian Bourgois
La Cité des rats, Belfond
La vie est un tango, J.-E. Hallier/Albin Michel
La guerre des pédés, Albin Michel

NOUVELLES

Une langouste pour deux, Christian Bourgois
Virginia Woolf a encore frappé, Persona

THÉÂTRE

aux Editions Christian Bourgois
La Journée d'une réveuse
Eva Peron
l'Homosexuel ou la difficulté de s'exprimer
Loretta Strong
Les quatre jumelles
La Pyramide
La Tour de la Défense

ALBUMS

Copi, Julliard
Les Poulets n'ont pas de chaise, Dencel
Copi, 10/18
Le Dernier Salon où l'on cause, Le Square
Du côté des violes, Le Square
Les Vieilles Putes, Le Square
La Femme assise, Albin Michel
Kong, Dargaud (en préparation)

Cette pièce a été créée le 7 octobre 1983 au Théâtre Fontaine à Paris dans le cadre du Festival d'Automne, jouée par l'auteur dans des décors et costumes de Juan Stoppani.
Les photographies sont de Jorge Damonte.



« LE FRIGO »

de Copi

Décor : Un réfrigérateur.

Un seul comédien joue tous les personnages, se changeant de costume, soit en dehors de scène, soit sur le plateau, suivant les cas.

Une marionnette de rat en mousse, qu'on enfourche comme un gant.

La doctoresse Freud est une poupée de taille humaine.

Personnages :

L.
GITANE
DÉTECTIVE
GOLIATHA
CHIEN
MÈRE

L. (*habillé d'un tailleur, au téléphone*) :

Allô, Madame Hironnelle, c'est moi.

Je viens de trouver un frigo au beau milieu de mon salon.

Je n'ai pas commandé de frigo et encore moins un frigo de cette taille !

Qui l'a livré ?

Ma mère m'a envoyé un frigo pour mon anniversaire ?

C'est une plaisanterie stupide !

Madame Hironnelle, vous auriez dû lui interdire de le faire monter !

Envoyez-moi votre mari tout de suite, qu'il me débarrasse de ça !

Allô ? L'Australie ?

From person to person ?

Je ne paye pas la communication !

Je ne connais pas de kangourou en Australie !

Hugh ! C'est vous !

Hello !

Je ne savais pas que vous vous trouviez en Australie !

Mon vieux hippie, je vous adore toujours !

Que faites-vous là-bas ?

Une boutique en Australie ?

Vous voulez que j'aille présenter votre collection ?

Mais ça fait une éternité que je ne fais plus le man-

nequin !

J'écris mes mémoires, je n'ai pas le temps d'aller

faire le mannequin en Australie, d'ailleurs je suis

trop vieille !

Un instant, on sonne à la porte !

Ce frigidaire, ce frigidaire, ce frigidaire !

(*Elle sort.*)

L. (off) : Pas de pourboire cette année, Monsieur

Alouette ! Vous allez me débarrasser de ce frigidaire

tout de suite, vous êtes payé pour ça !

Aaah... Aaah...

(*Une gitane entre et photographie le frigidaire.*)

L. (off) : Oh, quelle horreur, brute, brute !

Vous êtes à la porte, vous et Madame Hirondelle !

(*La gitane sort et L. entre, son tailleur déchiré.*)

(*Au téléphone*) :

Allô, Hugh ?

Vous avez entendu ?

Je suis absolument bouleversée, il vient de m'arriver
une chose atroce !

Je me suis fait violer par mon chauffeur, c'est le

mari de ma gouvernante, ce sont des gens terrifiants,

elle s'habille en gitane pour me faire honte lors de

mes réceptions.

Elle surveille tous mes gestes, je l'ai surprise à me

photographier dans ma baignoire !

Et son mari est un colosse qui m'a violée à deux

reprises !

Si vous étiez là pour me protéger au lieu de vous

faire bronzer en Australie, Hugh !

Je ne peux pas aller défilier à Sydney, je me suis reti-

rée de la mode, j'écris mes mémoires !

Ne me parlez plus de cette affaire de boutique gay

en Australie !

Je n'ai plus l'âge de présenter des modes de plage !

Mon éditeur attend mon manuscrit depuis l'année

dernière !

Je ne suis plus le mannequin que vous avez connu,

je suis devenue écrivain !

Comment qu'est-ce que j'écris ?

Mes mémoires !

Qu'est-ce que j'ai d'autre à écrire ?

En plus je vis de ça, des avances de mon éditeur !

Vous me croyez toujours riche, Hugh, mais je suis

ruinée !

Ma mère m'a ruinée, elle a tout gaspillé dans sa

galerie d'art !

Ma mère est une femme excentrique et insupportable !

Elle m'a offert un réfrigérateur pour mon anniversaire, il trône là, au milieu de mon salon !

On sonne !

On sonne et ma femme de ménage n'est pas là !

Rappelez-moi, Hugh !

Qui sonne ?

Je ne suis pas là ! J'écris mes mémoires !

Qui est là ?

(*L. sort.*)

L. (off) : Au secours !

(*Le détective privé entre.*)

Détective (*au téléphone*) :

Allô ? Le patron ?

C'est moi.

J'ai trouvé le frigidaire.

Mais j'ai dû mettre hors de jeu la propriétaire du frigidaire.

Je lui ai fait avaler de l'éther mais je ne l'ai pas tuée.

Mais non, je vous jure que je ne l'ai pas violée.

Elle était déjà violée quand je suis arrivé.

Par un certain Monsieur Alouette, son chauffeur, mari de sa gouvernante.

Le frigo ?

Je ne l'ai pas ouvert, j'ai peur de sauter avec.

Ah ! non, je ne l'ouvrirai pas !

14

Ce n'est pas dans notre contrat.

Venez l'ouvrir vous-même.

Je vous laisse, patron, il y a quelqu'un qui est en train d'arriver par la porte de service, il faut que je me sauve !

(*Le détective sort.*)

Goliatha (off) : Petite patronne ! Petite patronne !

Elle s'est évanouie !

Petite patronne, debout !

Elle n'arrête pas de s'évanouir, cette idiote !

Encore une victime de la ménopause !

(*Entre Goliatha, la femme de ménage.*)

Goliatha : Où c'est qu'elle a laissé ses sels ?

Où est son sac maya qu'elle a acheté aux Indes, où

elle dissimule ses drogues ?

Mais qu'est-ce que c'est que ça ? Un frigo ?

Elle est folle, un frigo au milieu de la scène !

(*Au téléphone*)

Allô ? La petite patronne s'est évanouie !

La ménopause.

Et vous, qui êtes-vous ?

Comment qui je suis ?

Je suis Goliatha, la majordome de ce théâtre !

C'est un théâtre ici, Monsieur !

Comment ça, ce n'est pas un théâtre ?

C'est à moi que vous dites ça ?

Il y a le public devant moi !

15

Ce n'est pas un théâtre ?
Vous êtes sûr ?
Vous me faites marcher !
Répétez ça que je vous casse !
(*Elle casse le téléphone.*)
Si ce n'est pas un théâtre ici !
Où sont les sels de ma petite patronne ?
Le frigo ? Si je l'ouvrais ?
Y a-t-il quelqu'un à l'intérieur ?

L. (off) : Mes sels !
Mes sels !
Goliatha, mes sels !
Goliatha, mi sono svenuta.

Goliatha : Si signora si signora
subito subito subito subito
Si signora si signora
subito subito vengo da lei !
(*Goliatha sort.*)

Voix au téléphone : Allô, allô ?
Je vous passe votre éditeur !
Allô, vous êtes là ?
(*L. entre, défaite.*)

L. (*au téléphone*) :
Mon éditeur !
Mon chéri, je suis bouleversée, je viens de me faire

violé par mon chauffeur et ensuite j'ai été chloro-
formée par un inconnu !
Tout ça en l'espace de dix minutes !

Voix au téléphone : Mais c'est des choses qui vous
arrivent tous les jours, darling !
Ne profitez pas pour me dire que vous n'avez pas
encore fini d'écrire vos mémoires, parce que je suis
en train de vous négocier un prix !

L. : Le Fémina ?
Voix au téléphone : Pas exactement, darling !
Un prix de beauté !
Vous serez Miss Frigo !
Vous ferez le tour du monde en maillot de bain
représentant une marque d'appareils électroména-
gers !

L. : Non, non, je ne veux pas faire le mannequin !
Voix au téléphone : Mais vous vendez en même
temps votre bouquin !
Vous signerez vos exemplaires à l'intérieur d'un
frigidaire !

L. : Non ! Non !
Je suis trop vieille !

Voix au téléphone : Vous êtes toujours charmante en bikini !

Vous avez les jambes longues !
J'ai choisi le titre de votre livre : « Mémoires d'un frigo » !

L. : Assez de frigidaires pour aujourd'hui !
Je change d'éditeur !

Voix au téléphone : Darling, réfléchissez un peu !
Nous ferons fortune vendant des frigos !
J'y compte pour renflouer ma maison d'édition !

L. : Un instant, je n'entends rien, ma majordome joue du tambour dans la cuisine !
Goliatha, je suis au téléphone !

Goliatha (off) : C'est l'heure de mon soulège, petite patronne !

L. : Si vous continuez à faire du soulège, vous êtes congédiée ! Vous êtes congédiée !
Ma vaisselle de Limoges !
(*L. sort.*)

L. (off) : Goliatha, je vous interdis !
Non ! Non !
(*Entre le chien et pisse sur le téléphone.*)

Voix au téléphone : Allô ? Allô ?

Oh là, oh là, allô, allô ?
Holà là ! Là-haut ! Là !

Là-haut !

Où, là ?

Allô ?

Où là ?

Là ? Là ?

Où, là ?

Allô ?

Là ?

Là où ?

Glou ! Glou !

Glou-glou ?

Glou-glou ?

Au secours, le courant m'emporte !

Chien : Ouah ! Ouah ! Ouah !
(*Il sort.*)

L. (off) : Goliatha, je vous interdis !

Goliatha (off) : Je te tue, madame !

Tu sais ce que je vais faire avec ta porcelaine de Limoges ?

Je vais te lacérer les fesses et je vais te crever les yeux, ma petite patronne !

L. (off) : Arrêtez !
Ma bonne m'assassine à coups de massue et mon
chien afghan me mord les chevilles !
(*Goliatha entre.*)

Goliatha : Je les ai descendues toutes les deux,
Médora et la maîtresse !
Et à présent c'est à nous deux, Monsieur le Frigo.
Qui êtes-vous ?
Qu'est-ce que vous faites là ?
Vous voulez pas me répondre ?
Qui es-tu, salope ?
Je vais chercher le chalumeau et je vais te faire un
trou grand comme ça sur le front, tu vas voir !
(*Elle regarde derrière le frigidaire.*)
Aaaah !
Je quitte cette maison, elle est maudite !
(*Elle sort.*)

Voix de l'horloge : A la dernière explosion il sera
exactement minuit zéro minute zéro seconde.
C'est une montre asiatique à la poudre !
(*L'horloge explose.*)
(*L. entre habillée en fantôme.*)

L. : Où suis-je ?
Où ?
C'est chez moi ici ?
C'est bien chez moi, voici mon corps à côté de celui

de mon chien.
Où sont mes serviteurs ?
Ils m'ont abandonné ?
Que c'est étrange de voir sa maison depuis les
limbes !
Mon cher téléphone albinos qui s'est éteint avec ma
voix !
Et cette vieille pendule à quartz qui a explosé au
moment de ma mort !
Et toi, mon vieux chien Médoro, compagnon fidèle
de mon exil doré, vous tous, mes chers vieux petits
adoptés, vous serez enterrés dans des petites ampho-
res, accompagnés de ma momie, dans ma pyramide
en cristal que j'ai fait bâtir sur l'Altiplano bolivien
suspendue sur le lac Titicaca.
Vous serez les témoins du profond attachement que
j'ai professé de mon vivant aux objets quotidiens !
On sonne !
Qui sonne ?

Doctoresse Freud (off) : La doctoresse Freud !
L. : Ciel ! Ma psychiatre !
J'arrive, doctoresse Freud !
Qu'est-ce que je vais mettre pour recevoir ma psy-
chiatre ?
Elle est tellement stricte, et moi habillée en fantôme
rétro !
Elle va se douter que j'ai encore pris des champi-
gnons hallucinogènes !

Doctoresse Freud (off) : Ouvrez-moi, sale malade !

L. : J'arrive, doctoresse Freud !

Doctoresse Freud (off) : Si vous ne m'ouvrez pas tout de suite, je vais être obligée de me servir de ma camisole !

L. : Non, pas de camisole !

Je serai sage, doctoresse, je serai sage !

Je vous jure que je prendrai mon valium tous les jours !

Je laisse tomber les champignons !

Doctoresse Freud (off) : Ouvrez-moi !

L. : Un instant, je ne suis pas présentable !

Je m'habille toujours pour recevoir ma psychiatre !

Elle est very, very straight, ma psychiatre !

J'ai toujours peur de la choquer !

Ma moustache ! Où est passée ma moustache ?

(*L. s'habille en homme.*)

Doctoresse Freud (off) : Je défonce la porte !

L. : J'arrive, doctoresse !

(*L. sort et rentre avec la doctoresse Freud, une poupée.*)

L. : Par ici, doctoresse.

Que vous êtes élégante aujourd'hui, doctoresse !

Vous vous faites de plus en plus belle pour vos consultations à domicile.

Puis-je vous débarrasser de votre turban ?

Goliatha, occupez-vous du turban de Fraulein

Freud !

Vous l'enroulerez autour d'une calotte le temps de la consultation !

Et vous lui agrafez trois plumes d'oiseau du paradis

soutenues par un gros strass sur le front, comme si elle allait descendre le grand escalier des Folies Bèr-

gère !

Vite, vite, Goliatha !

Je ne veux pas vous voir tourner en rond autour de la table de la cuisine à feuilletter vos romans-photos !

Au boulot, Goliatha, au boulot !

Un instant, Madame Freud, je réprimande mon habilleuse indigène !

Goliatha !

Mon blouson et ma casquette !

(*L. finit de s'habiller en cuir.*)

(*L. se jette aux pieds de la poupée.*)

L. : Je n'ai pas d'argent pour vous payer cette séance, doctoresse, j'ai tout dépensé chez mon dentiste !

Chaque dent me coûte plus cher qu'un frigo !

Pardonnez-moi, doctoresse !

Vous me pardonnez tout ! Vous êtes si bonne !

Vous êtes si belle, doctoresse !
Je serai sage, doctoresse, je serai sage !
J'ai passé une semaine terrifiante, doctoresse.
Je n'ai même pas eu le temps d'écrire mes mémoires !
Qu'est-ce que j'ai fait ?
Je n'ai rien fait !
J'ai traîné dans les boîtes jusqu'au petit matin, et à chaque fois je suis rentré ivre mort, défoncé jusqu'à la moelle, couvert de coups de martinet, inondé d'urine jusqu'aux chaussettes, mais seul, toujours seul, doctoresse !
Même les plus vieux gigolos ne veulent pas rentrer avec moi, doctoresse !
Tout le monde sait que je ne suis pas normal !
J'ai passé une petite annonce à la radio, doctoresse, pour me trouver un moustachu maso comme moi et fonder un couple !
J'ai obtenu une réponse.
Une lesbienne, doctoresse.
Elle m'a donné des coups de chaîne de vélo toute la nuit, mais ça ne m'a pas excité du tout, doctoresse, pas du tout !
Qu'y a-t-il à l'intérieur du frigo ?
Doctoresse, vous me posez des questions trop délicates !
Je n'ose pas l'ouvrir !
J'ai peur d'y trouver le cadavre de ma mère !
Elle est capable des pires plaisanteries !

Depuis sa dernière lobotomie ma mère n'est plus la même.
Heureusement le juge lui a retiré ma garde, c'est le début de ma guérison, doctoresse, mais tout dépend de vous, doctoresse.
Vous serez bonne avec moi, doctoresse ?
Vous allez être gentille avec moi ?
Vous allez me laisser vous frotter de ma moustache ?
Tu ne veux pas ?
Je te tue !
On sonne ?
Goliatha, dites que je ne suis pas là !
Ah, je jouis !
Goliatha !
Où est passée cette idiotie ?
Qui est là ?
Mère (off) : Ta mère !

L. : Maman, je ne suis pas présentable !
D'ailleurs, ce n'est pas ton jour de visite !
Mère (off) : Ne te dérange pas, j'ouvre avec ma pince-monseigneur !
L. : N'ouvre pas, maman, je suis nu !
Je sois de la douche !
(*L. cache la poupée et s'habille d'une robe de chambre.*)
(*L. sort.*)

L. (off) : J'arrive, maman ! Ne casse pas la serrure !
(L. rentre avec un double costume qui représente sa mère d'un côté, et L. en robe de chambre et nous tâches de l'autre.)

L. : Maman, tu sais que je ne reçois plus à l'heure du thé, je travaille sur mes mémoires !

Mère : Mais c'est le jour de ton anniversaire, mon chéri, tu ne vas pas refuser la visite de ta mère !
Happy birthday to you !

L. : Merci, maman.

Mère : Prend ma fourrure mais laisse-moi mon sac.
Aimes-tu ton cadeau d'anniversaire, mon chéri ?
Aimes-tu ce noble frigidaire ?

C'était celui de ton arrière-grand-mère ; elle m'a fait jurer sur son lit de mort qu'il serait à toi le jour de ta ménopause !

L. : Maman, tu parles comme la bonne.

Mère : J'étais femme de ménage le jour de ta naissance !
J'ai accouché de toi dans une chambre de bonne !

L. : Tais-toi, la bonne peut nous entendre !

Mère : Tu ne m'embrasses pas ?

L. : Maman, tu me décoiffes !

Mère : Un baiser pour chaque année !

L. : Ah non ! Arrêtons là !
Veux-tu une tasse de thé ?

Mère : Avec un nuage de sperme, comme d'habitude.
Mais... où est ton gâteau d'anniversaire ?

L. : A mon âge, maman !

Mère : Ouvre-moi ce frigidaire, qu'on mange vite ton gâteau d'anniversaire !

L. : Maman, ton diabète !

Mère : Mais je veux le voir, ce gâteau d'anniversaire !
Il doit être si beau avec ses cinquante petites bougies !

L. : Je n'ai pas cinquante ans, maman.

Mère : Mais tu en fais le double.
Ne me dis pas que tu as attrapé le cancer gay !

L. : Maman, je t'interdis !

Mère : J'ai fini par accepter ton vice, mon chéri.

Tu es la fille que j'aurais voulu avoir.

Allons, sans rancune, trinquons !

On s'envoie une tasse de thé !

L. : Maman, tu es ivre !

Mère : C'est ton anniversaire, ma fille !

J'ai une bouteille de gin dans mon sac.

Je me suis arrêtée en chemin pour visiter le caveau de famille, et tu sais ce qu'il m'a dit, ton fantôme de père ? Il m'a dit : Ça ne fait rien qu'il soit devenu pédé, qu'il m'a dit, c'est un brave garçon, va trinquer avec lui pour le jour de sa cinquantaine !

L. : Maman, tu tiens à peine debout !

Mère : Si je bois, c'est de ta faute !

Si à la place d'un mannequin, j'avais eu un vrai homme comme ton père !

L. : Maman, ne revenons pas sur ce point !

Mère : Où sont tes manuscrits ?

Fais-moi lire tes mémoires, si tu dis un mot sur moi je te traîne en justice !

Tu es la honte de mes vieux jours !

L. : Maman, je t'en prie, calme-toi !

Je te ferai un chèque !

Tu as besoin de combien ?

Mère : Je vais écrire aux journaux pour tout raconter sur toi !

L. : Maman, je t'en prie !

Tu veux un chèque de combien ?

Mère : Fais-moi un chèque pour le tout !

Pour les meubles, les actions, ton assurance-vie et tes subventions !

Pour le tout, le tout, le tout !

Le tout-tout-tout !

L. : Maman, tu me ruines !

Mère : J'ai besoin d'argent pour payer mon gigolo !

L. : Un gigolo ? Maman !

Mère : C'est un jeune homme de couleur qui me rend heureuse !

L. : Si tu me disais que tu as besoin d'argent pour ravalier le caveau de famille, d'accord, mais je ne te donnerai pas un sou pour le dilapider en gigolos ! Où est-ce que tu les trouves, tes gigolos ?

Mère : Je m'attarde sur les escaliers du Sacré-Cœur avant la première messe.

L. : Tu vas te casser le col du fémur !
Et tu couches avec des noirs ?

Avec de vrais noirs ?

Alors que tu m'as toujours dit que tu claquais ton argent aux oeuvres pieuses !

Tu es une vraie vicieuse, maman !

C'est fini, je ne te fle plus de sous !

Mère : Je t'en prie, mon chéri, juste un petit chèque pour finir de payer les traites de mon gigolo !

L. : Maman, je te hais !
Tu es vulgaire !

Mère : Un chèque, please, please, un chèque !

Sans ça je raconte tout sur toi !

Je te traîne en justice, je te conduirai au suicide !

L. : Maman, je te tue !

Je te tue et je te mets dans le frigidaire, tu apprendras à me faire chanter !

Mère : Tu ne vas pas me tuer le jour de tes cinquante ans !

L. : Si, justement, si ! Si ! Si ! Si ! Si !

Mère : Signe d'abord ce chèque !

L. : Si papa savait ce que tu es devenue, il en mourrait une deuxième fois !

Mère : Et s'il savait que c'est toi qui l'a tué, il en mourrait une troisième fois !

L. : Tu sais très bien que je n'ai pas tué papa !
Pourquoi est-ce que j'aurais tué papa ?

Mère : Parce qu'il te sodomisait !
Je t'ai vu l'assommer à coups de talons aiguille avant

de t'étrangler avec tes bas de soie !
J'écris tout de suite aux journaux du dimanche !

L. : Non, maman ! Je t'en prie !
Voici ton chèque !

Mère : Merci, chéri, tu es si généreux avec moi !

Faisons la paix, ouvrons ce frigo pour manger une fois pour toutes ce gâteau d'anniversaire !

Je meurs de faim !

Je n'ai rien mangé de sucré depuis ton dernier anniversaire !

Ça fait une éternité !

L. : Je n'ouvrirai pas le frigo !

Mère : Je le savais.

Tu étais un si beau bébé !

Avec des grosses fesses roses que ton papa saupoudrait de talc !

Quel malheur que tu sois devenu vieux !

L. : Je ferai un effort, maman.

Mère : Fais-moi raccompagner jusqu'à ma voiture par ton premier ministre.

L. : Je n'ai pas de ministre, maman.

Mère : Quelle décadence !

L. : Maman, qu'est-ce qui t'arrive ?

Mère : Mon cœur artificiel est tombé en panne !
Appelle les pompiers !

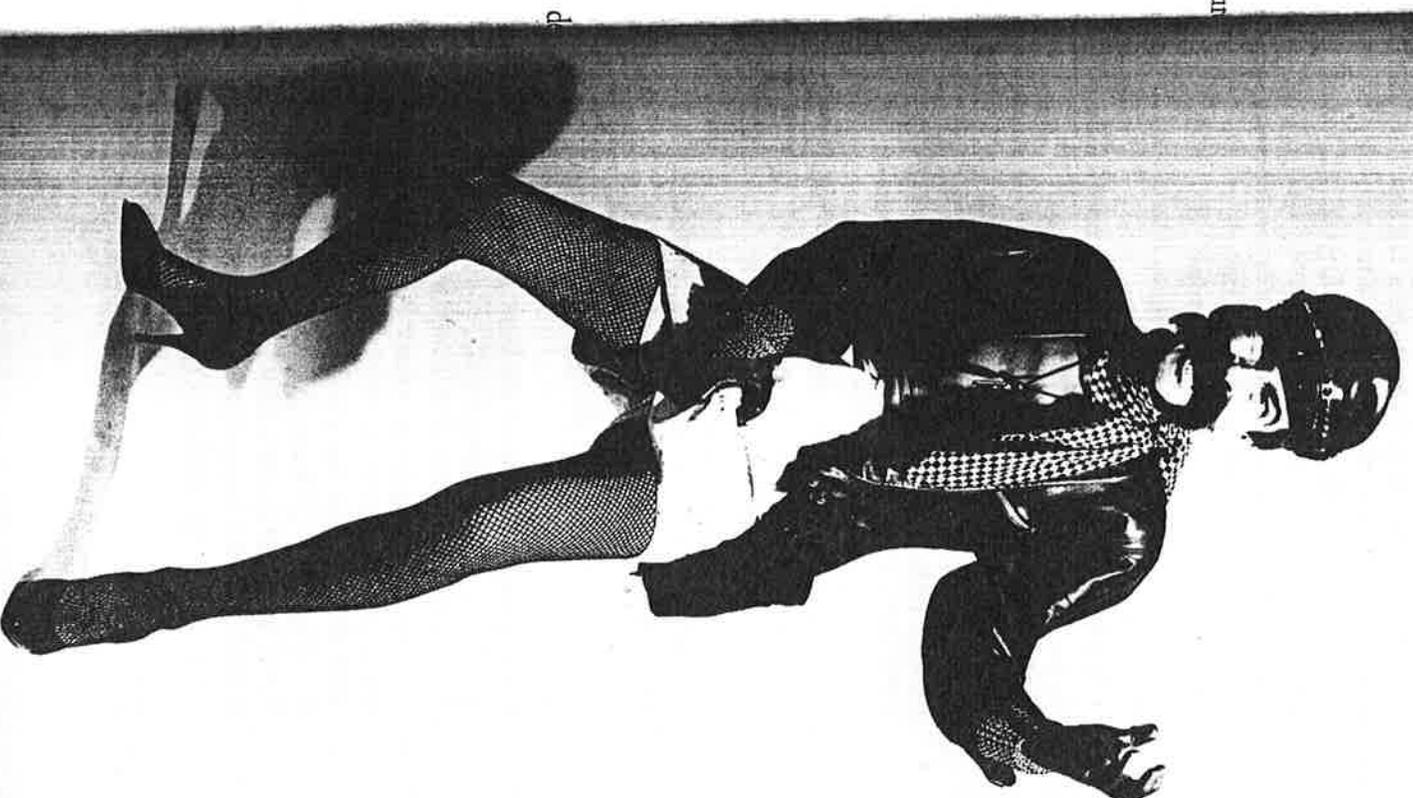
L. : Maman, ne meurs pas ici !

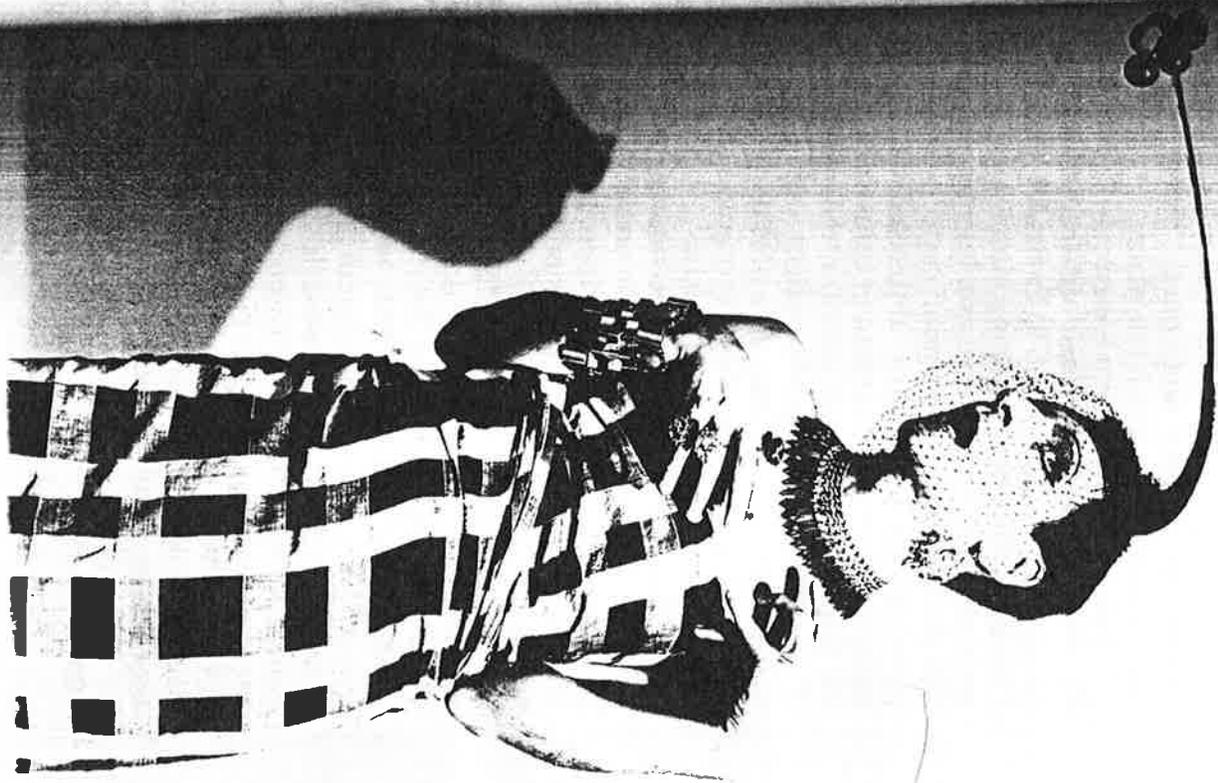
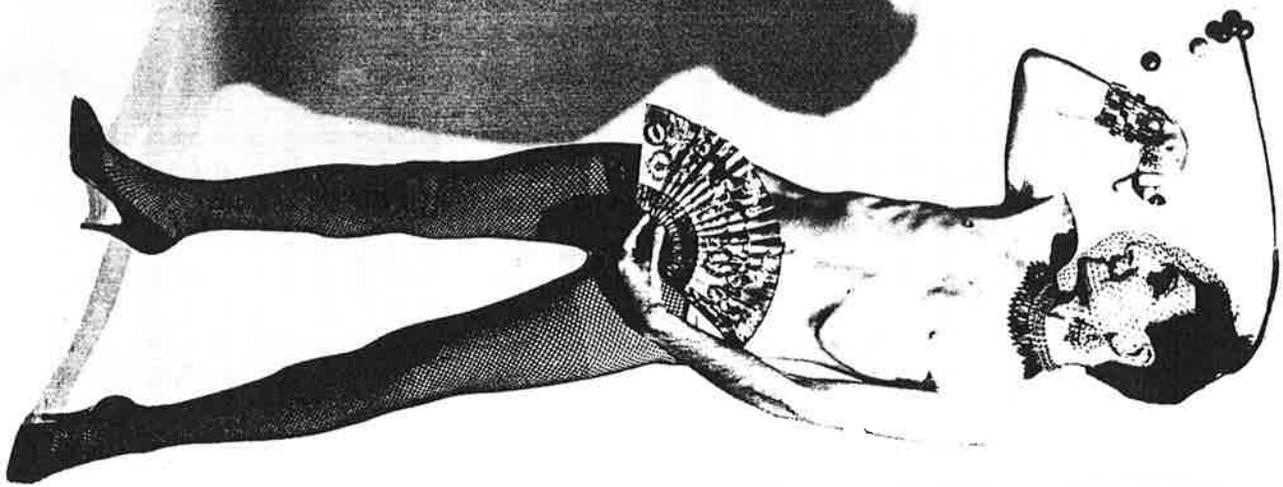
Mère : Des poppers !
Je veux des poppers !
Merci, chéri !

L. : Arrête de m'embrasser, maman, j'ai horreur de ça !

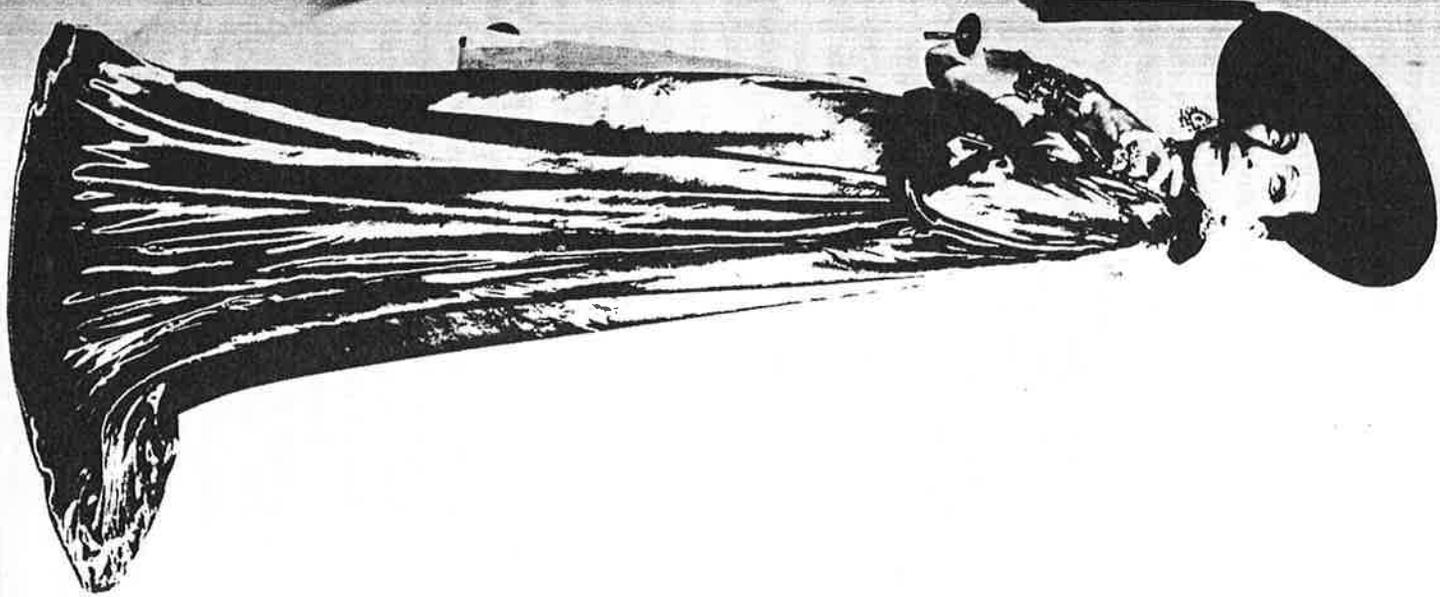
Mère : J'éjacule, mon chéri !

L. : Maman, pas sur ma robe de chambre !
Essuie-toi avec ton chèque !
Au revoir, maman, à la prochaine !
(*L. et la Mère sortent*)









L. (off) : Je passerai t'embrasser le jour de ton anniversaire !

Porte-toi bien, maman.

Dis bonjour de ma part à tes négriillons.

Adieu, ma petite maman.

(L. *entre en robe de chambre.*)

L. : Je suis folle ! Je suis folle ! Je suis folle !

Je suis folle ! Je suis folle !

Je vais me pendre à la vieille poutre apparente !

Goliatha ! Où est passée la corde ?

Goliatha (off) : Je l'ai envoyée au pressing.

L. : Au pressing ?

Comment est-ce que je vais me pendre si je n'ai pas de corde ? !

Goliatha (off) : Rentrez dans le frigidaire, petite patronne !

L. : Quelle bonne idée, Goliatha !

Je rentre dans le frigidaire et je referme la porte derrière moi.

C'est tout !

Autant moins de dépenses pour ma mère, on n'aura qu'à installer le frigo au milieu du caveau de famille, à côté de l'urne qui contient les cendres de papa.

Comment est-ce que je vais m'habiller pour entrer dans le frigo ?

Je peux peut-être me suicider dans la position de lotus... ?

Il faudrait me raser la tête.

Est-ce que je mets mes bijoux ?

Non, pas de sophistication dans l'instant ultime !

Une simple robe de chambre, comme tous les soirs

Goliatha, vous irez m'acheter une couronne chez

fleuriste du coin, dis-lui que je la réglerai demain

Il y aura un monde fou à mon enterrement !

Je vais téléphoner aux agences de presse.

(*Au téléphone*)

Allô ? Allô ? C'est moi !

Je suis sur le point d'entrer dans mon frigo !

Je suis déçu de la vie et de ses apparences !

Comment qui je suis ?

Tout le monde sait qui je suis !

Ça c'est embêtant !

Goliatha, où sont mes papiers ?

Goliatha (off) : Je les ai brûlés.

L. : Un instant !

Mon nom doit bien figurer sur mon chéquier !

Ma mère m'a volé mon chéquier !

Tant pis ! Passez l'information comme ça.

Dites simplement qu'une folle est rentrée dans un frigo.

Mes amis comprendront.

Je suis la septième à se suicider ce soir ?

Pas dans un frigo ?

Si ?

Mais c'est moi qui ai lancé la mode !

Quelle concurrence dans le métier !

Goliatha, venez dire adieu à la petite patronne !

Je rentre dans le frigo !

Quelle ingratitude !

Allons-y ! Rentrons dans le frigo !

(*L. aperçoit la marionnette du rat.*)

L. : Ah ! Un rat !

Goliatha, il y a un rat caché derrière le frigo !

Où est passée votre massue ?

(*L. sort, Goliatha entre.*)

Goliatha : Me voici, petite patronne !

Ah, le sale rat !

Tu as fait peur à la petite patronne !

A la poubelle, à la poubelle !

Le rat est décédé, petite patronne !

(*Goliatha sort, L. entre.*)

L. : J'ai failli mourir d'une syncope !

Quelle journée atroce !

Goliatha, ma seringue !

Je croyais que j'allais tenir encore une journée sans un gramme de blanche, mais ce n'est pas possible !

Goliatha, où est passé ma poudre blanche ?
Atchoun ! Atchoun ! Atchoun !
Atchis ! Atchis !
Qui a éternué ? Le rat ?
Il est toujours vivant ?
Goliatha, venez m'achever ce rat !
Où est passée cette abrutie ?
Goliatha, le rat me regarde !
J'ai peur !
Je ne savais pas qu'il y avait des rats aux yeux bleus
La pauvre bête, après tout, il est couvert d'échymoses !
(*Elle enfonce la marionnette en mousse du rat.*)
Goliatha, où est passé le tricostéryl ?
Je ne peux pas laisser mourir une petite bête comme ça, appelez-moi tout de suite une ambulance de l'S.P.A. !
Mon pauvre raton, qu'est-ce qu'elle t'a fait, cette méchante Goliatha ?
Je vais la chasser !
Vous êtes à la porte, Goliatha !
Je reste seule avec le rat !
Après tout, il n'est pas si mal que ça !
En tout cas il est beaucoup mieux que vous !
Il a froid, ce jeune rat !
Tiens, mets une laine !
C'est mon petit pull-over d'enfance.
Tu as faim ?
Ah, non !

44

Pas la pointe des seins !
Je suis frigide !
Goliatha, apportez-moi deux pots de yaourt et une belle brioche !
Or le voit tout de suite que tu n'es pas un rat comme les autres !
Tu as un regard franc.
Où, c'est vrai, tu n'es pas le premier rat dans ma vie, tu sais : j'en ai souvent ramassé dans le caniveau.
Mais c'étaient des amis de rencontre.
Je ne suis jamais restée longtemps avec un rat.
Ce n'est pas parce que je suis raciste, loin de là !
Mais je n'ai jamais trouvé un rat qui m'aime vraiment, je veux dire, pour moi-même.
Tiens, sers-toi, goûte un peu de cette chicorée.
Alors que toi c'est différent, tu vois ?
Ne jette pas les légumes en l'air, ça ne se fait pas !
Je suis riche !
Je suis avaré, ça me rajeunit.
Je dépense des fortunes en robes et en liftings.
Je change de toilette vingt-quatre fois par jour.
Et à chaque fois je rajeunis d'une heure.
C'est mon secret.
Tu as quel âge, toi ?
Douze ?
Douze ans ?
Douze semaines !
Mais tu es tout jeune !

45

C'est vrai que vous les rats vous êtes adultes avant nous.

Tu es de quel pays ?

D'ici ?

Tu es né ici ?

Dans mon armoire ?

Il y a un nid de rats dans mon armoire !

Goliatha, aspergez toutes mes robes de mort-aux-rats !

Et dissimulez des tapettes dans mes crinolines !

Oh, excuse-moi, je t'ai vexé, mon chéri !

C'est vrai que tu ne m'as pas présenté ta famille !

Vous êtes nombreux ?

Très, très nombreux ?

Vous êtes trois cent cinquante rats à habiter dans

mon armoire ?

Vous êtes des rats réfugiés ?

Vous vous êtes évadés de l'Institut Pasteur ?

Mais il fallait le dire avant !

Je vous aurais installé des cages en bambou dans le

jardin d'hiver !

Mais mon armoire est privée !

Il n'y a que moi-même et mon habilleuse, Goliatha

à avoir le droit d'y accéder !

Je veux bien qu'on se mette en couple, mon petit

rat, mais chacun dans ses appartements.

Ou alors on envoie ta famille habiter chez ma mère

Elle sera ravie d'avoir une famille de rats qu'elle

pourrait employer comme jardiniers pour désherber

ses plantations d'oeilllets indiens dans les Cévennes. Mais on s'occupera plus tard de nos familles !

Parlons d'abord de nous deux !

Il est vrai qu'entre toi et moi il existe une différence

d'âge, mais elle n'est pas fondamentale.

Je pourrais te faire passer pour mon fils adoptif.

Je vais t'habiller comme moi pour sortir dans Paris,

c'est décidé, je ne me suicide pas, je lance une nou-

velle mode !

Je porterai un rat sur l'épaule !

Comme fera un chapitre de plus pour mes mémoires

de mannequin !

Je vois à ton attitude que tu n'es pas frivole, comme

moi.

Tu appartiens à une autre génération.

Tu veux peut-être suivre une carrière ?

J'ai mis quelque argent de côté à cette intention.

Mais quelle carrière ?

Tu ne serais jamais accepté dans une université

humaine.

Est-ce que tu as des aptitudes d'ordre artistique ?

Est-ce que tu sais qu'est-ce que c'est que l'art, au

moins ?

Aimes-tu les beaux objets ?

Le rat : Rat.

Le rat : Hé bien, c'est ça l'art, mais on ne prononce pas

« rat », on prononce « art ».

Je vais te présenter en ville comme un jeune artiste
qui débarque d'un pays exotique.

Goliatha ! Tuez-moi quelques visons et deux faisans
ce soir je sors en ville !

Avec mon rat !
Où veux-tu aller, chéri ?

Ah, non, pas à la Bastille !
On dînera au troisième étage de la Tour Eiffel.

Habille-toi, mon chéri !
Mets ton petit smoking !

Il faudrait réserver.
Allô ? C'est moi.

Je veux la table ronde du milieu.
Je viens avec mon nouveau fiancé.

Un petit asiatique.
Goliatha, qu'est-ce que vous êtes gentille !

Vous n'avez sorti de la naphthaline mon plus beau
bébé renard !

Un cadeau de mon père pour ma première commu-
nion !

Allons-y, les enfants, c'est l'heure d'aller traîner en
ville !

Goliatha, appelez-moi l'ascenseur principal !

Goliatha (off) : Il est mort, l'ascenseur !

L. : Mon ascenseur est mort ?
Comment est-ce que je vais sortir d'ici ?

Goliatha (off) : Prenez le frigo, petite patronne !

Il n'est pas à l'étage.

Ah, si, le voilà !
Ouvrez-nous !

Il est redescendu.
Frigo !

Remontez !
Quelqu'un a dû laisser la porte ouverte dans le par-
king, comme d'habitude.

Il monte !
Il est là.

Il est fermé ?
Goliatha, où sont les clés du frigo ?

Goliatha (off) : Je les ai mangées.

L. : Rangées où ?

Goliatha (off) : Je ne les ai pas rangées, je les ai
mangées !

L. : Goliatha, vous êtes une autruche !
Vous avez déjà dévoré toute mon argenterie !

Goliatha (off) : J'aime ça !

L. : Et à présent, comment allons-nous sortir d'ici ? !

Goliatha (off) : Nous n'allons pas sortir.
Nous ne sortirons jamais d'ici.

L. : Jamais ! Jamais !

L. : Goliatha, par moments je me demande si vous n'avez pas perdu la raison !
Ah, c'est agaçant de rester chez soi !
Séquestrée par sa propre majordome quand le monde est si beau et si vaste !
Et toi, ça va ?
Je t'avais oublié.
Ce soir on ne sort pas.
Un caprice de ma nourrice.
Goliatha, ce n'est pas parce que vous êtes ma géôliè depuis cinquante ans que vous allez m'interdire de sortir avec un rat !
Ou alors dites-moi une fois pour toutes que je n suis pas présentable !
Le rat est en train de ronger mon bébé zorro !
On ne mange pas les fouritures !
Et lui as crevé un œil !
Tu as des instincts d'assassin, toi !
Il va falloir corriger ça !
Je vais te couper la queue et les moustaches, tu vas voir !
Goliatha, châtrez-moi ce rat !
Tu es devenu caressant...
Tu veux te faire pardonner ?
Assez de câlins pour ce soir !
Je ne veux pas me faire têter en public !
Attends qu'on éteigne !
Goliatha, baissez le disjoncteur et allumez les bougies de mon gâteau d'anniversaire !

partage mon lit avec le rat et le zorro !
est mon anniversaire, je fais ce que je veux !
vous êtes jalouse !
je vous préviens, mes enfants, je ronfle.
je me retourne sans cesse entre mes draps.
je vous réveille, vous n'avez qu'à me pincer, mais pas trop fort, pour ne pas me réveiller tout à fait.
vous ça je pourrais piquer une crise de somnambulisme et vous étrangler tous les deux !
pincez la paix !
embrassez-vous avant d'aller faire dodo.
vous êtes mes deux préférés, le zorro et le rat-rat !
Goliatha, où est mon pouce ?
Le pouce droit, je ne suis pas gauchère !
Où est mon pouce ?
Où est le frigo ?
(elle s'endort.)

COPI : « LE THÉÂTRE EXALTANT »
Entretien avec Michel CRESSOLE

J'ai vu *Tovaritch*. A 12-13 ans, avec Elvire Popesco ! C'était tout l'esprit de Paris sur scène. Ma mère m'a envoyé une pièce que j'avais écrite à 14 ans. J'ai cru m'évanouir. Tu découpes ici, c'est in Anouilh. Là, Tennessee Williams, ici Oscar Wilde, à la fin de Tchekov. »

— Un jeune Argentin sous influences ?
Quand on est très loin, on imite, on prend les influences sans problème. Plus tard, que te reste-t-il de tout cela ? Rien. Sinon une certaine méchanceté pour critiquer les autres. Ma grand-mère, un bon écrivain de théâtre, très jouée à Buenos Aires, — des

alberca / Ingres
C'est bien le fait de la bonne
meille France.

alberca
Ingres

comédies sinistres légères, des lesbiennes trompant leurs maris dans les années 20-40 —, riait comme une folle quand je lui lisais mes pièces. Elle voyait en son petit-fils une *méchanceté* qui lui était propre. J'avais 16 ans quand elle est venue voir ma première pièce représentée, avec les meilleurs comédiens argentins. Une des vieilles comédiennes avait été sa maîtresse. Ils sont morts maintenant. »

— *Raconte-moi la pièce.*

« Elle s'appelait *Un Ange pour Madame Lisca*. "Madame Lisca", c'est-à-dire l'idée d'une femme d'Europe centrale, et d'une odalisque. Un jeune homosexuel de province arrivait dans la pension de famille qu'elle tenait à Buenos Aires. Il y avait un vieux pédé violoniste qui le poursuivait, le dégoûtait, et en même temps le troublait. La fille de madame Lisca était amoureuse de lui, qui draguait la mère, femme idéale d'Europe centrale. Il y avait en plus des conversations de femmes sur leurs enfants.

— *Arrivé à Paris, tu avais toujours le théâtre en tête ?*

« Je suis venu ici pour voir du théâtre. Je suis resté. Mon père qui m'envoyait de l'argent était en exil dans une ambassade. Avec un ami, j'ai vendu des dessins sur le Pont des Arts, mais je restais très bourgeois. C'est Martine Barrat qui m'a ramené au théâtre. Elle me téléphone un jour à l'*Observateur* où je dessinais, qu'elle veut faire *La Dame assise*, qu'elle a la robe, et qu'elle a déjà fait faire un cos-

tume de "poulet". Je vais au *Centre Américain* où elle travaillait avec Graziella Martinez. Je leur ai dit : — *Si vous voulez, j'écris un vrai sketch*. Martine a téléphoné à Lavelli, qui devait mettre en scène, et à Arrabal, qui devait jouer. On ne se connaissait pas. Ils sont venus. On s'est regardé : — *Qu'est-ce que c'est que ces folles ?* On s'est découvert argentins. Je n'avais pas vu d'Argentin depuis quatre ans. Arrabal avait trop peur de jouer dans la baignoire, le seul décor de Graziella Martinez, — l'équivalent de mon frigo —. J'ai dû le remplacer. C'était mon premier rôle. J'étais terrifié. Vers 65, j'ai ainsi découvert le théâtre d'avant-garde et je me suis greffé. C'était une coïncidence. Je ne venais pas de là. Un mois après, je travaillais avec Jérôme Savary. J'ai écrit trois pièces, *L'Alligator*, *Thé*, et... je ne me souviens plus. On les jouait au *Théâtre de Plaisance*, au *Biboguet*. Avec matinées en espagnol, pour les Républicains de l'époque. »

— *Ces pièces ont été publiées ?*

« Je ne le pense pas. Je pourrais les raconter. Il reste des dessins, je crois, de *Thé*. C'était un tempo de Tchekov, sur Hilda d'Haubeterre, en robe arabe. Jérôme nous servait du thé. Je disais : — *Il fait beau*. Et, après trois minutes : — *Il fait lourd*. Trois minutes après, elle sautait sur sa chaise et criait trois minutes. On changeait de place. Elle se rasserait. C'était comme ces nouvelles anglaises, où l'on se rencontre dans une gare. Je disais : — *J'ai*

une surprise pour vous. Je lui versais la théière sur la tête. Elle était dégoûtante. C'était tout. On faisait la quête après, avec la théière. »

— *C'était le temps des happening ?*

« On m'a associé aux *happening*. Le *happening*, ça me donnait des sueurs froides. C'est comme quelqu'un qui entre ici et qui pisse dans la bouteille. C'est odieux et vide d'histoire. Le *happening*, c'est ce qui ne se passe pas. »

— *Ce fut La Journée d'une rêveuse... d'un jeune homme classique ?*

« Lavelli me l'avait commandé. Je lui avais montré ce que j'avais fait en Argentine. Il m'a dit que ça n'avait plus cours ici. C'était au *Lutèce* de Lucie Germain. Avec Roland Bertin, Maurice Bénichou, Emmanuelle Riva, — sublime, ridicule et tellement émouvante —, et Gilles Segal, — fantastique —, que j'ai remplacé. C'était en fait la première fois que je montais sur scène. J'avais 23 ans. C'est une très jeune pièce, très conquérante, ensoleillée, très pied-noir. Si c'est joué par des vieux, c'est une pièce macabre. Comme ça arrive à tellement de choses... Deux semaines avant la première, on refaisait les décors, on allait chercher un tronc d'arbre dans le Sud. Il y avait un enthousiasme, un public, c'était fin 67. La fin de la période. Qu'est-ce qui s'est passé dans le théâtre français entre le moment où je suis arrivé et maintenant ? Rien. Les grands auteurs sont les mêmes. Malgré la multiplication

des facilités, des jobs, des places pour tout le monde dans le Théâtre, pas un auteur ! Pourtant, c'est 10 % des recettes. Ça devrait tenter quelqu'un. »

— *La Journée d'une rêveuse a été bien accueillie ?*

« Que des bonnes critiques. A part Marcabru qui écrivait que c'était snob : — *Marie-Laure de Noailles était dans la salle...*, etc. Lucie Germain a hurlé. Il est revenu dessus après pour être gentil. J'ai eu trois colonnes de Poirot-Delpéch : — *la délicatesse même... du Strindberg...*

Après, quand je suis devenu travesti, ils se sont retournés. »

— *Travesti ?*

« Après 68, c'est Eva Perón. Le premier travesti. La Grande Eugène, habituée au play-back avait du mal à apprendre le texte, ... et trop ivre morte. Facundo Bo a joué le rôle d'Eva Perón, avec le *Groupe TSE*, qui arrivait sans savoir ce qui s'était passé. Il y a eut un éclair entre eux et moi. Nous appartenons à deux générations différentes. Depuis, on ne me traite pas comme homme de théâtre, mais comme travesti. C'est aussi bien. En plus, j'ai enchaîné avec *L'Homme sexuel...*, et surtout... *ou la difficulté de s'exprimer*. Un scandale. Je ne voulais pas jouer. Lavelli m'avait poussé. »

— *Tu écris comme tu voudrais jouer ?*

« J'ai pris le vice de jouer. Quand j'ai écrit *Le Frigo*, je ne pensais pas à moi. Quand on écrit, on imagine le temps de telle action, comment on prend

le couteau. Pour *Le Frigo*, j'ai pensé à deux comédiens italiens, un comédien français. Je me suis rendu compte que j'allais choisir celui qui me ressemblait, qui peut faire les temps comme je les ai écrits. Je suis un mauvais comédien, mais je suis fidèle à l'auteur ! *Le Frigo* peut être parfaitement joué par un ou six acteurs. C'est construit sur le fait qu'ils ne sont jamais ensemble. Tous entrent à tour de rôle. Ils existent dans l'entrée, l'ascenseur, sur le balcon, dans la partie cachée de l'iceberg de la maison imaginaire de L. »

— L. est parente de Loretta Strong, déjà équipée d'un « frigo » ?

« C'est un perfectionnement de personnages que j'ai toujours faits. Le côté monologue, vient d'une tradition probablement argentine : le discours politique.

Un frigo, fait toujours net et propre même au milieu du théâtre le plus pauvre. On peut s'en servir pour cacher des choses, y entrer, en sortir. C'est la boîte de prestidigitateur la plus élémentaire, quand on a pas de moyens. Je suis habitué à ce frigo, depuis *Loretta Strong*. Puis dans *La Tour de la Défense*, où il accomplit un rôle de rien du tout. Là, il est magnifié. Qu'est-ce qu'il y a dedans ? On ne l'ouvre jamais. Le frigo arrive, L. perd les pédales. Mais L. n'a rien à voir avec Loretta Strong. Je croyais que son personnage allait vers une mort violente. Il allait lutter contre ma volonté de la (sic) tuer. Je ne prévoyais pas une vie aussi longue. Je l'ai ressus-

cité qui faisait des plaisanteries sur sa propre mort. Il a été très dur. Et sympathique, par cet achattement à continuer à jouer quand il sait que c'est du jeu et fait semblant tout le temps. »

— *Le cinéma semble le seul genre qui ne t'ait pas attiré ?*

« Je ne me suis jamais intéressé au cinéma. C'est du théâtre très imparfait. L'astuce du théâtre est que tout se passe dans un temps réel. La bêtise du cinéma est que le temps est explosé. Coupé sans aucune règle. Tennessee Williams passe au cinéma, parce que son théâtre prévoit le cinéma, qu'il laisse intouché. Alors, au cinéma, c'est comme un vieux livre d'images, avec de ces photos qui vous marquent. Le cinéma n'est pas exaltant. Le théâtre est exaltant. Comme le sport doit l'être aussi.

— *Quelle exaltation ?*

« Au cinéma, le public ne marche pas, il se laisse aller. Le type vient avec sa femme, sa fille. Il voit ce qu'il voit chez lui. Ce que j'aime c'est d'avoir le public en face, tu peux le fendre comme un bateau. On avance, et le public est toujours devant, comme une illusion d'optique. Rester en scène comme on reste sur un bateau. Bien en équilibre. Adriana Asti, avec qui j'ai joué *Les Bonnes* en Italie, faisait une sorte de signe de croix avant d'entrer en scène. C'est le signe de croix des marins au moment des tempêtes pour trouver le zénith. Tu regardes la pointe de ton doigt qui descend, et la verticale te fais baisser les

yeux. Et tu dessines l'horizontale. Chacun doit s'inventer des histoires. Certains s'inventent des histoires incroyables. »

AUX ÉDITIONS PERSONA

35, rue Simart - 75018 Paris

- Collection Mémoire
JEAN COCTEAU : Le Livre Blanc
introduction par Milorad.
- GORE VIDAL** : Un Garçon près de la rivière
traduction par Ph. Mikriammos.
- NATALIE BARNEY** : Eparpillements
présentation de J. Chalon.
- GEORGES EEKHOUD** : Escal-Vigor
préface de Jacques Brenner.
- NATALIE BARNEY** : Aventures de l'esprit
préface de Katy Barasc.
- Collection Témoignage
HEINZ HEGGER : Les Hommes au Triangle Rose
préface de G. Hocquenghem.
- MARIE-JOSÉE ENARD** : Vouloir être...
Transsexuelle, femme et mère
post-face de Catherine Rihoit.
- DARIO BELLEZA** : Mort de Pasolini
- Collection Théâtre
MARTIN SHERMAN : Bent
- COP1** : Le frigo
- Collection Poésie
CONRAD DETREZ : Le Mâle apôtre
dessins de LUIS CABALLERO.
- Collection Fiction
RENAUD CAMUS : Tricks
préface de Roland Barthes.
- JAMES PURDY** : Chambrés étroites
traduction Léo Dilé
- COP1** : Virginia Woolf a encore frappé
— Nouvelles.
- Album - Persona
DIETER SCHIDOR : Fassbinder tourne « Querelle »
- Edition à tirage limité
JEAN COCTEAU : Le Mystère de Jean l'oiseleur
Préface de Milorad
Edition numérotée, 500 exemplaires (octobre 89).

À FABIO COEN
TRÈS
AMICALEMENT

CORCI -

LA JOURNÉE
D'UNE RÊVEUSE

